



CLASSIQUES
GARNIER

BOKDAM (Sylviane), « Madeleine Lazard, *Images littéraires de la femme* », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VII*, n° 3 - 4, 1968 (Janvier – Juin), p. 90-92

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12123-7.p.0092](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12123-7.p.0092)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1986. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

« philosophe quasi impassible et *antiféministe* » (sans guillemets, cette fois) à la page 63, et encore « *d'antiféminisme* » (avec guillemets, à nouveau) à la page 85 ? Comment concilie-t-il l'affirmation de la page 52 : « il [Montaigne] recommande de s'élever au-dessus de l'égoïsme sexuel mâle » et l'accusation « d'égoïsme désirant éviter tout ennui et tout déplaisir » portée à la page 63 ? N'aurait-il pas mieux valu renoncer à ce blâme d'égoïsme ? En reconnaissant — ce que fait, d'ailleurs, K. Kupisz —, que dans le commerce amoureux (en dehors du mariage, qui constitue un autre cas de figure) le « preud'homme » Montaigne cherche un plaisir profond, mais mesuré et partagé, par lui — bien sûr — mais aussi par elles. Est-il justifié, d'autre part, de voir de « l'hypocrisie féminine » (p. 34), dans un domaine qui est, surtout, celui des conventions obligées du jeu amoureux ?

Des questions, et aussi des regrets. Les citations, dans cette étude, sont nombreuses et c'est là ce qui assure le fondement d'un travail solide. Mais ces citations ne sont pas toujours exactement transcrites (1). Et l'on eût aimé qu'y fussent indiquées les différentes couches du texte. Dommage, aussi, que l'imprimeur ait, assez souvent, trahi son auteur, mais baste !

Quelques désaccords, enfin. Un exemple, entre autres : à propos d'un passage du chapitre III, 5. Montaigne constate que dans les joutes de l'amour physique, il y a des « accez et des remises », disons des temps forts et d'autres plus languissants. « On n'y va pas toujours *un train* » conclut-il, c'est-à-dire un seul train, une même allure. Impossible, semble-t-il, d'entendre, comme le fait K. Kupisz, p. 55 : « On n'y va pas toujours *son train* ».

Or, laissons là ces rebutantes riottes de régents. Rendons plutôt, pour ce travail savant et senti, « grâce condignes » à K. Kupisz, zélé défenseur de la langue, de la littérature et de la civilisation françaises dans son pays et par-delà les frontières de la Pologne. Ce livre sur Montaigne et sur les femmes, c'est lui (Kazimierz, aussi bien que Michel), lui qui ne va pas sans elles, qui ne va pas sans nous, admirateurs de l'un et de l'autre, comme nous sommes serviteurs des unes et des autres.

Robert AULOTTE

Madeleine LAZARD,

Images littéraires de la femme.

Paris, P.U.F., « Littératures Modernes », 1985.

Le titre de ce livre annonce clairement le propos de son auteur : partir, non pas d'une étude des données historiques et sociologiques qui

(1) Ainsi, p. 15, lire : *elle les* (et non : *le*) ; p. 17 : (il s'agit de I, 38 et non de I, 33) *leur espous* (et non : *leurs espous*) ; p. 23 : *demeurée* (et non : *demeuré*) - *regens et l'eschole* (et non : *regens de l'eschole*) ; p. 31 : *partye* (et non : *party*) ; p. 38 : *le marc* (et non : *le mare*) ; p. 39 : *cette loi qui leur comande* (et non : *cette loi leur commande*) ; p. 40 : *qui ne donne pas tant* (et non : *pas tout*) ; p. 47 : ne lui « *est pas incongneu* » (et non : *luy n'est pas incogneu*).

commandent, au xvi^e siècle, la représentation de la femme, mais des images mêmes que les textes littéraires nous en proposent. Ce sont ces images que l'auteur inventorie, rassemble, confronte et analyse, pour elles-mêmes, tout d'abord, mais aussi pour les questions qu'elles nous posent. Que pouvons-nous, en nous fondant sur ces images littéraires, et exclusivement sur elles, deviner des réalités qu'elles nous dévoilent et nous masquent à la fois ? Telle est, nous semble-t-il, la question que ne cesse de poser l'ouvrage de Madeleine Lazard.

La réussite du projet tient à l'ampleur d'un champ d'investigation où rien n'est négligé des textes où apparaissent des figures féminines. Madeleine Lazard n'ignore ni les textes médicaux, ni les traités des moralistes, des pédagogues ou des juristes : elle sait que « la démarcation entre le domaine du médecin, du moraliste et du juriste est très mal définie, bon nombre de lettrés s'intéressant également à ces deux branches du savoir ». Cependant, dans le *corpus* très vaste qui est le sien, l'auteur choisit de privilégier ces écrits qu'on désignerait aujourd'hui du terme de « textes littéraires » : nouvelles, romans, théâtre, poésie, écrits autobiographiques, *Essais* de Montaigne, textes dont la richesse tient précisément, comme l'auteur le souligne, à cette « ambiguïté des représentations de l'imaginaire nécessairement décalées par rapport à la réalité sociale », souvent contradictoires entre elles, ou en elles-mêmes, mais dont les contradictions reflètent précisément celles des mentalités et des mœurs d'un temps.

La typologie des figures féminines que Madeleine Lazard distingue est d'une grande richesse, comme le font apparaître les titres de plusieurs de ses chapitres : « *la muse du poète* », « *la poésie au féminin* », « *la jeune fille* », « *épouse amante, épouse amie ?* », « *les religieuses* », « *courtisanes* », « *entremetteuses* », « *sorcières* ». Chaque type fait l'objet d'une analyse serrée, qui en cerne les nuances et les variations au cours du siècle. Une même figure féminine ne revêt pas les mêmes caractères — M. Lazard le montre clairement — selon qu'elle s'inscrit dans un ouvrage de prose narrative, de poésie ou de théâtre, et les lois du genre conditionnent en partie les représentations littéraires. Mais chaque figure féminine évolue aussi à mesure que le xvi^e siècle renonce à certains de ses espoirs, durcit ses refus ou s'évade dans le rêve. Très révélateur, à cet égard, le chapitre que M. Lazard consacre au portrait de la *jeune fille*, du roman de chevalerie au roman sentimental, montrant comment, au cours du siècle, la figure s'en épure et s'en approfondit à la fois pour exprimer la nostalgie d'une innocence que démentent les réalités du temps.

Parmi les analyses les plus attachantes, on retiendra, en particulier, celles du ch. IV consacré à la poésie féminine, dont apparaît, dans sa diversité, la richesse des sources d'inspiration : poésie de l'amour sensuel, certes, mais également poésie du veuvage, de l'amour sororal ou maternel, poésie chrétienne. Dans le chapitre III sur la poésie masculine, on retiendra plus particulièrement les quelques pages consacrées à la figure mystérieuse d'Hélène, dont Madeleine Lazard tente de retrouver, en filigrane, la personnalité secrète, dans les contraintes qu'elle semble imposer à la poésie amoureuse de Ronsard, voire dans les critiques dont elle a déchainé les coups !

Les derniers chapitres de l'ouvrage sont cependant peut-être les plus novateurs par leur sujet et leur démarche. Le chapitre consacré à la religieuse, confrontant les deux témoignages de Marie Dentièrre et Jeanne de Jussie sur les mêmes événements, permet à Madeleine Lazard non seulement d'opposer deux personnalités diversement attachantes, mais d'approcher ce point où s'articulent, dans le choix d'un parti religieux, les motivations proprement théologiques et les représentations antérieures, assumées par les femmes elles-mêmes, de la condition et du rôle féminins. Chez les Catholiques et les Réformés, l'auteur découvre la même conception de la vie religieuse féminine, vouée à la passivité contemplative et au silence. Le chapitre sur les courtisanes oppose de façon éclairante les portraits antithétiques de la « courtisane honnête », mythe importé d'Italie, et de la pauvre « fille de joie ». Le dernier chapitre sur les sorcières achève de cerner le projet de l'auteur. Si elle renonce à réexaminer « l'abondant dossier de la sorcellerie », c'est qu'elle s'intéresse avant tout à l'écart qui sépare la réalité concrète de la représentation littéraire. La sorcière dans la littérature à la Renaissance, transposition de motifs populaires, revus à la lumière d'une tradition antique elle-même interprétée chrétiennement, donne la mesure de la complexité de la création littéraire.

Toute l'analyse se donne dans l'évidence d'une parfaite transparence. La volonté de comprendre n'étouffe pas le plaisir de lire et la sympathie pour les images de femmes évoquées. La chaleur, volontairement « partielle », d'un auteur qui s'avoue comme une femme écrivant sur des femmes, ne la conduit jamais à limiter la littérature « à deux portraits contradictoires, l'un des récriminations masculines », l'autre des doléances féminines. M. Lazard est le plus souvent conduite à conclure de ses analyses que la littérature du xv^e siècle trahit les pesanteurs culturelles de l'époque et les préjugés masculins plus qu'elle n'engage un mouvement de libération. Mais paradoxalement, c'est cette incertitude du statut de la figure féminine, expression des refus, des rêves et des tensions d'une époque de pouvoir masculin, qui donne à l'ouvrage de M. Lazard sa complexité !

Nous ne formulons que deux regrets : l'un, que les dimensions de l'ouvrage, volontairement circonscrites, n'aient pas permis à l'auteur de citer plus longuement les textes auxquels il se réfère et qu'il analyse ; l'autre, que, pour la même raison, M. Lazard ait choisi de présenter une bibliographie sélective et n'ait pas jugé nécessaire de présenter un *Index* des noms propres cités. Un tel *Index* et une bibliographie exhaustive des textes cités constitueraient un instrument de travail très précieux pour quiconque aborde l'étude du xv^e siècle dans ses rapports avec la représentation de la femme.

Au lecteur de faire ce travail. Tel qu'il se présente, l'ouvrage de M. Lazard n'en est pas moins un texte aussi suggestif que stimulant et, pour les spécialistes comme pour les étudiants qui abordent l'étude du xv^e siècle, un appel efficace à la relecture ou à la lecture.

Sylviane BOKDAM